

scènes

magazine



*concert du dimanche :
quatuor terpsycordes*

© Nicolas Dupraz

ISSN 1016-9415

347 / novembre 2022

CHF. 12.-- 12 €

rosey concert hall : yannis pouspourikas

Curiosité et diversité

Né en 1971 à Marseille, le chef anime la vie musicale entre Bienne et Soleure. Au Rosey Carnal Hall, il dirigera *Les sept péchés capitaux* de Kurt Weil, sur un texte de Brecht, les 17 et 18 novembre prochains. Extraits d'un entretien avec un chef chaleureux, qui sait faire de la musique un plaisir et une découverte permanents.



Yannis Pouspourikas

50

Vous avez travaillé avec Simon Rattle. Quel souvenir avez-vous gardé de ce grand personnage ? En quoi vous a-t-il marqué ?
Avant de rencontrer Simon Rattle, j'avais bossé avec Armin Jordan. C'était quelqu'un qui écartait l'autorité verticale. Il m'avait dit une fois « Un chef ça ne sonne pas ». C'est en rencontrant le maestro anglais que j'ai vraiment compris cette phrase; elle a alors pris tout son sens. Simon Rattle commence toujours par un compliment : « C'est excellent ». A partir de telles remarques préliminaires, il oeuvre à créer une atmosphère détendue, et quand les gens sont à l'aise, ils sont excellents. Le maestro anglais n'a rien à voir avec les chefs de l'ancienne génération. J'ai trouvé cela ultra intéressant comme attitude.

Très tôt, vous le Marseillais, vous avez vécu en Suisse. Pouvez-vous nous en indiquer les circonstances ?

J'ai toujours voulu étudier la direction d'orchestre. Ma mère, argentine, qui avait travaillé au Teatro Colón, m'a fortement conseillé de ne pas aller étudier à Paris, car à son avis, j'y aborderais seulement le répertoire symphonique, et pas l'opéra. Elle m'a encouragé à aller étudier en Suisse : entre Genève, Bâle ou Zürich, il y a une structure d'apprentissage de l'opéra. Pour ces raisons-là, j'ai postulé. Pour en revenir à Armin Jordan, il m'avait dit, à propos de Christian Zacharias, « On peut devenir chef à n'importe quel âge, mais on ne peut pas devenir chef d'opéra à n'importe quel âge. » Masse, distance, orchestre, voix, scène, si on ne prend pas en compte dès le début tous ces éléments, on ne fera jamais; car une fois la carrière lancée, on n'a pas le temps d'y réfléchir assez, ou alors c'est très difficile. Pour ma formation opératique, je dois beaucoup à Manfred Honeck.

Vous avez travaillé dans plusieurs pays européens, la France, la Belgique, l'Allemagne, maintenant la Suisse... et vous êtes d'origine grecque. En quoi ces changements très nombreux ont-ils précisément nourri votre conception de la musique, ont-ils formé votre personnalité ? Faudrait-il y voir une des raisons de votre intérêt pour la musique de Kurt Weil ?

Avec une mère argentine, un père grec, élevé en France, mais avec un parcours dans toute l'Europe, j'ai développé une capacité à comparer. Quand j'étais enfant, je vivais dans un univers très français, mais de par mon contexte familial, j'ai développé très tôt une distance psychologique et une curiosité pour l'étranger. Vous savez, à Zürich, j'ai trouvé un monde de l'opéra connecté à des horizons les plus lointains, par exemple au travers des co-productions. Le monde de l'opéra n'a rien à voir avec la géographie.

Très vite, j'ai été contacté avec beaucoup de gens; cela m'a aussi poussé à apprendre les langues et à les pratiquer, en plus du français : le grec, l'espagnol, l'allemand, l'anglais, le flamand, l'italien. Même si je ne les maîtrise pas toutes parfaitement, cela a développé ma capacité à communiquer. Je n'ai jamais considéré aucune frontière, j'ai avancé « naïvement », dans un chemin ouvert.

Vous avez fréquemment dirigé des pages lyriques. Quelle est selon vous la spécificité de l'ouvrage de Kurt Weil, aussi bien pour l'écriture que pour l'interprétation ?

Dans le domaine politique et social, nous vivons aujourd'hui dans une époque où la satire devient impossible. Dans cet ouvrage de Weil, avec les textes de Brecht, j'y vois des couleurs intéressantes à garder vivantes. Pour moi, il est important de toujours questionner les règles, ce à quoi cette partition et ce texte invitent. Je souhaite porter au Rosey cette ouverture fine.

Parlez-nous de l'orchestre de Bienne-Soleure. Qu'est-ce qui vous a séduit dans cet orchestre, surtout quand on considère la très grande variété des collaborations qui apparaissent dans votre CV ? S'agit-il de la liberté qui vous est offerte en ces lieux, par rapport à des invitations ?

Tout est parti d'une initiative de Dieter Kägi, l'intendant. Il est venu me voir diriger à Zürich, puis il m'a proposé de conduire un concert symphonique à Bienne; quelque temps plus tard il m'a convié pour un opéra. Je me suis vite rendu compte qu'il n'est pas quelqu'un abordant les gens à cause de leur pedigree, mais plutôt qu'il a une approche construite. Cela m'a plu. Et cela a débouché sur la collaboration actuelle.

À Zürich, à la fin de ma formation, j'avais déjà dirigé cet ensemble; c'était pour mon dernier examen. Cette proposition d'engagement a donc été une façon de « boucler la boucle ». Mais depuis l'époque de mes études, j'ai constaté que l'orchestre avait beaucoup évolué, progressé. Le niveau peut changer beaucoup, très vite. Ces musiciens de Bienne et Soleure ne forment pas seulement l'ensemble d'une petite ville, ils sont animés par un projet. Prenez Birmingham, ou Essen où j'ai travaillé, ce sont des villes au passé avant tout industriel, mais où il y a aujourd'hui une forte volonté

d'excellence, laquelle s'est rapidement retrouvée couronnée de succès. Il y avait de cela à Bienne. Pour moi, c'est plus important que de courir derrière un nom d'institution prestigieux faisant rêver. Par sa démarche, « Bienne - Soleure » est un ensemble artistiquement responsable.

Les répertoires lyriques et symphoniques répondent à des attentes différentes et attirent des publics qui ne sont pas forcément identiques. Vous avez donné aussi un concert avec une école de danse à Paris ainsi que le Casse-Noisettes à Genève.. Comment envisagez-vous ces différences de perspectives ?

En Allemagne, les orchestres jouent de l'opéra ET du symphonique, alors qu'ailleurs, par exemple en Suisse, on distingue les choses, comme à Zürich, Lausanne ou Genève. Bienne s'inscrit dans les deux profils. Et en plus les répertoires les plus variés y sont proposés : baroque, romantique, classique, contemporain. C'est une richesse précieuse, et cela correspond bien à ma personnalité. Il faut toujours se poser cette question, centrale : « Qu'apporte la pièce que nous voulons jouer ? » Cela doit avant tout déterminer une programmation. Si je devais comparer symphonique et opéra, je ferais cette comparaison : La radio offre une plage de rêve, tandis que la télévision donne tout. Il y a une complémentarité.

Pour l'opéra, et donc le choix des chanteurs, je m'appuie sur les compétences du directeur général Dieter Kägi, également metteur en scène. Il a une longue expérience de la vie culturelle à Bienne. Il sait me guider dans mes choix, y compris de partitions; je le trouve exceptionnel dans ce domaine. Dans le domaine symphonique, je n'oublie pas que l'orchestre est le seul de la ville : il bénéficie des deniers publics. Il faut nous adresser à tous, considérer un large éventail d'esthétiques, de genres et d'époques : chacun doit pouvoir y trouver son compte. Chaque concert doit avoir une identité artistique.

Qu'attendez-vous en premier d'un chanteur ? Une érudition et une connaissance de la partition et du compositeur, ou une fraîcheur une curiosité qui dépasserait les époques de rédaction de la partition ?

Là encore, je fais largement confiance à Dieter Kägi. Ces dernières années, le travail de chanteur d'opéra a un peu glissé d'une vision culturelle, muséale, à un métier du spectacle. Les deux aspects doivent transparaître dans les représentations. Pour reprendre une métaphore connue, un opéra doit s'adresser à un public « de 7 à 77 ans ». Et comme il y a une scène, ceux en quête de spectaculaire doivent aussi y trouver leur compte. Donc, si un chanteur « coche les deux cases », alors pour moi c'est parfait.

Le Rosey Carnal Hall, pour vous c'est... ?

Une salle en bois ! Une superbe salle en bois, au son magnifique, extraordinaire. On peut tout y entendre, comme il le faut. En plus, je trouve extraordinaire qu'elle ait été ouverte dès le début à toute la région, et qu'on y propose des spectacles à la fois excellents et diversifiés. Selon moi, c'est le plus important.

Propos recueillis par Pierre Jaquet

Rolle – Rosey Carnal Hall à 20h 15

Les 17 à 20h 15 et 18 novembre à 20h 30

« Les sept péchés capitaux ». Musique de Kurt Weill, texte de Berthold Brecht

Mise en Scène : Olivier Tambosi

Direction : Yannis Pouspourikas

Théâtre Orchestre Bienne Soleure (TOBS)

grand théâtre de genève

Bryn Terfel

Bryn Terfel, puisque c'est ainsi que se prononce le F en gallois, donnera un récital à Genève le 26 novembre, en compagnie de son épouse Hannah Stone, - connue pour avoir été la harpiste officielle du prince de Galles -, et de la pianiste Annabel Thwaite.

Le programme sera composé de quatre groupes principaux : d'abord une série de mélodies de mélodies galloises d'Ivor Novello, compositeur de nombreuses comédies musicales, auteur, chanteur et acteur britannique né à Cardiff en 1893 et mort à Londres en 1951. Mélodies accompagnées par la harpe et le piano, de même que le groupe intitulé « Songs of the stars » (Debussy, Schumann, Hazell, Schönberg). D'autre part, une pièce représentera chacun des compositeurs suivants : Boito, Wagner, Beethoven et Finzi, et quelques interludes à la harpe seront confiés à Hannah Stone.

Les *Lieder* de Schubert, seront accompagnés au piano.

Initié très tôt au chant traditionnel gallois, Bryn remporte de nombreux concours de chant et à l'âge de dix-neuf ans il entre à la Guildhall School of Music and Drama de Londres, qu'il quitte en 1989, année au cours de laquelle il gagne le concours de la BBC « Singer of the World » dans la catégorie *Lieder*.

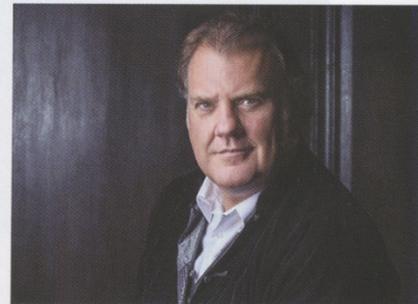
D'abord célèbre pour ses interprétations des rôles mozartiens, Don Giovanni en particulier, Bryn voit sa carrière internationale prendre son envol grâce à son interprétation de Jochanaan dans la *Salomé* de Richard Strauss au Festival de Salzbourg. Actuellement il se consacre principalement aux héros de Wagner, Strauss, Puccini et Verdi. Mais *Peter Grimes*, *Boris Godounov*, *Sweeny Todd* et *Don Pasquale*

font aussi partie de son vaste répertoire. Il ne nie pas sa préférence pour les rôles de « méchants », Scarpia par exemple, qui lui permettent de donner libre cours à la puissance de sa voix de baryton-basse et à l'intensité de son jeu. Il vient d'ailleurs d'enregistrer un CD intitulé « Bad Boys » !

A son goût pour l'opéra s'ajoute son amour de la comédie musicale et surtout des mélodies galloises. Il aime composer ses récitals avec des ingrédients divers, bref, chanter ce qui lui plaît.

Bryn Terfel n'est pas un artiste uniquement préoccupé par sa carrière : homme de cœur, il est à l'origine d'une Fondation destinée à permettre aux jeunes chanteurs gallois de faire leurs premiers pas sur les scènes lyriques. De plus il choisit, l'été, de passer des vacances avec ses cinq enfants plutôt que d'accepter les séduisantes propositions du Festival de Bayreuth !

Martine Duruz



Bryn Terfel © Johannes Ifkovits